

Le laïcisme n'est jamais neutre

Dans l'éditorial du mois dernier, le concept si rebattu « des religions » (au pluriel) était dévoilé pour ce qu'il est : une chimère indéfinissable, vide en soi et n'ayant de réalité qu'en miroir de l'athéisme auquel il sert de fondement et de justification. L'athéisme, certes, n'est plus ce qu'il était. Le système de pensée qui en tient lieu aujourd'hui, le *laïcisme*, ne s'affiche plus athée mais convivial. Il est flou, ce qui ne l'empêche pas d'être radical, à la manière de la chanson de John Lenon, *Imagine*, qui prônait la venue d'un monde idéal bâti sur l'effacement de la « religion ». Une commentatrice de l'éditorial faisait remarquer :

“La volonté étatique d'organiser la cohabitation entre différentes « religions » dans une même nation postule la possibilité d'un arbitrage entre elles, donc d'une connaissance de la religion, qui serait plus fiable que ce que chaque religion croit être vrai. C'est ainsi que la « neutralité » religieuse de l'Etat laïque recouvre en fait sa prétention d'en savoir plus que « les religions » qu'il fait paternellement jouer ensemble dans la même cour de récréation. Par le fait même que « les religions », pour être autorisées, sont dans l'obligation de lui être soumises, l'acceptation placide de la laïcité (quand ce n'est pas sa promotion) est, de la part des « religions » concernées, une reconnaissance de leur insuffisance et de leur besoin d'être gardées sous tutelle.

Cette incroyable subordination d'une parole dite révélée par Dieu à la parole d'hommes mortels qui souvent ne cachent même pas leur mépris de toute religiosité provoque très justement l'indignation des « fondamentalistes » musulmans. On comprend qu'ils vomissent l'idéologie démocratique”.

En fait d'idéologie *démocratique*, les projets de mondes idéaux où toute dimension religieuse serait écartée au profit d'une « religion sociale » ne sont pas liés à la démocratie en soi, mais à une volonté d'imposer une nouvelle éthique supérieure à toute pensée religieuse, ce que d'aucuns appellent la post-modernité. Le *peuple* – le *démos* – est bien le dernier à qui l'on demandera son avis. Pour se justifier, cette nouvelle éthique invoque la paix civile que, selon elle, « les religions » menaceraient, tandis que l'Etat laïque, lui, apporterait la garantie de la liberté de conscience et de de culte – le 26 janvier, la Président Sarkozy a fait allusion tout de même au sectarisme anti-chrétien qui a assailli la France après 1885. Peut-on dire d'ailleurs que des systèmes laïques et étatiques tels que le communisme ou le nazisme respectaient la liberté ? Le problème manifestement mal posé.

Intérêts personnels et nouveauté judéo-chrétienne

L'être humain agit en fonction d'intérêts, individuels ou claniques. Cette constatation apparaît universelle pour ce qui est du monde pré-judéochrétien. Les figures héroïques du monde antique n'échappent pas à ce cercle ou sont bientôt rattrapées par leur « destin ». Même les actes dictés par la superstition obéissent finalement à ce jeu des intérêts. Richesse, domination et gloire : le regard porté par la Révélation sur les ressorts des actions humaines est d'une lucidité achevée (par ex. en 1Jn 2,16). Depuis lors, il nourrit le regard critique qui est porté sur le monde – pour le meilleur ou pour le pire, l'analyse marxiste se rangeant plutôt dans la seconde catégorie.

Un tel regard serait impossible s'il ne pouvait pas s'appuyer sur un idéal réalisable et réalisé au moins une fois. D'un point de vue purement historique, des attitudes nouvelles par rapport à Dieu et à autrui sont indéniablement apparues avec les premiers chrétiens, même si cette manière de vivre fondée sur le sens du service (de Dieu et des autres) plutôt que sur l'intérêt se préparait à l'intérieur du peuple et de la longue tradition hébraïques. Plus précisément, il a fallu d'abord que quelqu'un vive pleinement ainsi. Aucun historien de bonne foi ne manquera d'épingler ici la figure si étonnante de Jésus.

Remarquons que la nécessité d'un modèle antérieur fondant l'idéal en le présentant comme possible entraîne un fonctionnement qu'on retrouve dans tous les systèmes de pensée apparus à la suite du christianisme [1], par exemple dans l'Islam : pour celui-ci, l'idéal à

atteindre a été réalisé dans la Communauté primitive autour de Mahomet à Médine, ce qui permet de dire que depuis cette époque – ou depuis les trois premiers Califes dits « bien dirigés » et dont la biographie est largement légendaire –, ce sont toujours des mauvais musulmans qui sont au pouvoir. De la sorte, le projet « Islam » reste intact et pur. Et il est toujours pour demain.

Ceci étant, les données du problème apparaissent plus clairement.

Préparer le Jugement ou faire advenir un projet ?

1°— Ce ne sont jamais en soi les phénomènes « religieux » qui menacent la paix ou la société, ce sont les *projets pour l'Humanité*. Ni Jésus ni les chrétiens de « foi orthodoxe » au sens premier de *foi droite* n'ont jamais monté de tels projets : ils montrent qu'on peut vivre autrement que par intérêt, c'est-à-dire sous l'emprise du Mal, et ils croient que le monde sera libéré de cette emprise par le Jugement lié à la manifestation du « Fils de l'homme » dans la gloire – et seulement à ce moment-là. Et donc pas avant. Ce point fait toute la différence entre l'espérance chrétienne, qui fait réalistement attendre et préparer ce qui ne peut pas dépendre de l'homme, et d'autre part les *projets pour l'Humanité*, qui se révèlent toujours désastreux et totalitaires.

Du point de vue chrétien, nulle norme religieuse ou comportementale ne s'impose donc a priori aux « citoyens » – comme si le Jugement pouvait être anticipé –, sinon celles de l'éthique universelle (ou « naturelle »), synthétisée dans les dix commandements. On ne soulignera jamais assez l'importance des interdits dans la vie sociale, en particulier ceux du vol ou du meurtre. Ainsi, une véritable convivialité sociale peut se fonder et s'épanouir, et elle est même très *tolérante* (au sens premier du mot c'est-à-dire par rapport à des *maux*) : les perspectives judéo-chrétiennes font comprendre qu'il vaut mieux vaut tolérer un *mal* plutôt que de tenter de l'éradiquer en faisant pire. L'Évangile est très clair à ce sujet :

“... Quand l'herbe [le blé] eut poussé et produit l'épi, alors apparut aussi l'ivraie. Les serviteurs du maître de maison vinrent lui dire : ...Veux-tu que nous allions l'enlever ? Il dit : Non, de peur qu'en ramassant l'ivraie vous ne déraciniez le blé avec elle. Laissez l'un et l'autre croître ensemble jusqu'à la moisson, et au temps de la moisson je dirai aux moissonneurs: Ramassez d'abord l'ivraie et liez-la en bottes pour la brûler ; quant au blé, recueillez-le dans mon grenier...”

...le champ, c'est le monde ; le bon grain, ce sont les fils du Royaume ; l'ivraie, ce sont les fils du Mauvais... De même que l'on ramasse l'ivraie pour la brûler au feu, ainsi en sera-t-il lors de l'accomplissement de cet âge [2] : le Fils de l'homme enverra ses anges ; ils ramasseront, pour les mettre hors de son Royaume, toutes les causes de chute et tous ceux qui commettent l'iniquité, et ils les jetteront dans la fournaise de feu ; là seront les pleurs et les grincements de dents. Alors les justes resplendiront comme le soleil dans le Royaume de leur Père. Celui qui a des oreilles, qu'il entende !” (Mt 13,25-43).

2°— Inversement, les *projets pour l'Humanité* sont toujours des sources d'intolérance (au sens actuel du mot). En effet, l'idée de détenir la clef d'une Humanité idéale ou simplement meilleure – c'est-à-dire l'idéologie – implique nécessairement le *devoir* pour les possesseurs de la clef, d'imposer celle-ci au monde entier, que ce soit dans un cadre national, international, religieux ou autre. Et par tous les moyens. En effet, au regard du but à atteindre et qui est supposé être à portée de main, la vie humaine n'a plus guère de valeur. Un tel salut de l'Humanité vaut qu'on lui sacrifie sa propre vie. Et surtout celle des autres.

Vers (ou déjà dans) une société mondiale laïciste

Ainsi, la nouvelle morale à imposer conduit toujours à la destruction de toute morale. Les liens humains et sociaux deviennent à leur tour des cibles, car, par nature, ils sont porteurs de valeurs morales. Le laïcisme cherche à les démanteler en arguant du fait que tout lien humain implique une discrimination, ce qui est présenté comme le nouveau péché social. Mais la plus injuste des discriminations n'est-elle pas celle que génère l'argent, entre ceux qui en ont et ceux qui n'ont rien ? Pour toutes ces nouvelles « morales », les actes de tromper, voler, tuer doivent être dits être bons s'ils contribuent à l'avancée du Projet qu'elles portent.

En cela, l'islam apparaît vraiment comme postchrétien – il recèle un tel message (dans le Coran, dans les récits de conquête, etc.). Et il n'est pas le seul. De tels Projets, séduisants et funestes, se présentent à chaque génération sous l'une ou l'autre forme, parfois nouvelle ou déjà établie en système.

Aujourd'hui, le principal de ces Projets n'est pas l'islamisme. Ses contours sont flous et ne permettent pas facilement de lui donner un nom. On peut l'appeler « *libertarisme* » ou laïcisme du 21^e siècle – un certain Bush l'a invoqué sous le nom de « nouvel ordre mondial ». Il n'a de doctrine qu'un vague dogme relatif à l'évolution obligatoire de toute chose. Il rejette toute norme ou lien humain qui ne serait pas au service de la « *liberté* » échanges d'argent et de ses réseaux d'intérêts. Il approuve toutes les formes d'exploitation de l'être humain et de son corps, en tant qu'ils doivent être des marchandises comme les autres. Discréditant le sens religieux du bien et du mal comme fauteur de guerres et de discriminations, il place les lois au dessus de toute moralité – ce qui conduit à les multiplier à l'infini ; en effet, sans encadrement moral et avec le seul jeu de l'argent pour régulateur, les litiges entre les intérêts individuels laissés à eux-mêmes ne peuvent que proliférer. Il faut donc légiférer sans cesse, jusque dans les questions les plus intimes. Ainsi, les juges, secondés par les policiers, deviennent malgré eux les nouveaux arbitres chargés de dire le bien et traquer le mal – pour ainsi dire, ils sont les nouveaux prêtres de la nouvelle « religion ». Dans cette société libérale-répressive qui n'a rien de neutre, tous les actes criminels deviennent parfaitement licites pour peu que le cadre légal soit respecté – c'est-à-dire pour peu qu'ils soient « *professionnels* » comme on dit aujourd'hui.

Enfin, dans le but de paraître acceptable au yeux de la majorité des gens, un tel système laïciste a absolument besoin d'un repoussoir hideux, bref d'une caricature de religion menaçante qui, par contrecoup, amène à adhérer à son Projet. Et besoin d'un grand méchant. Demandons-nous pourquoi Ben Laden, l'homme « le plus recherché » du monde, et qui est malade depuis longtemps, est si introuvable. Mais peut-être veille-t-on précieusement sur sa santé...

[1] On pourrait objecter que le bouddhisme fonctionne autour de la représentation d'un Bouddha réalisant un idéal de désintéret personnel et de compassion, et qu'il est pourtant antérieur au christianisme. Il faut se poser la question. Le nom réel du personnage est encore un mystère, autant que sa biographie, développée des siècles plus tard, puis rationalisée – si l'on peut dire – par des Européens. Les traditions bouddhiques n'ont jamais daté leur Bouddha ; l'université française du 19^e siècle l'a fait en lui assignant l'époque de Périclès, ramenée ensuite au 4^e siècle avant notre ère, voire au 2^e ou au 1^{er}, selon diverses hypothèses. C'est encore l'Occident qui lui a fabriqué un lieu de naissance au Népal, à Lumbini – c'est le site classé de l'Unesco n° 666 – même si les gens du coin ne prétendaient rien de tel. Tout ce bricolage fait vraiment problème. En fait, l'historien ne dispose de rien qui ne soit clairement antérieur au 3^e siècle *de notre ère* du point de vue archéologique ; et c'est encore plus tardif pour les manuscrits. Que penser alors ?

[2] Et non pas « à la fin du monde », ce qui est une traduction gravement tronquée du grec « en tê sunteleía tou aiónos », ou de l'araméen « **b'šuwlamēh d' 'alma` hana`** », « lors de l'accomplissement de l'âge-ci ». Le mot « 'alma` » correspond à l'hébreu « 'olam » et donne au latin « saeculum » un tel sens dans la formule (d'origine liturgique hébréo-araméenne) : « dans les siècles des siècles ».